

# Jérôme Peignot ou l'obsession de l'imaginaire

 [lemonde.fr/archives/article/1967/09/27/jerome-peignot-ou-l-obsession-de-l-imaginaire\\_2618490\\_1819218.html](http://lemonde.fr/archives/article/1967/09/27/jerome-peignot-ou-l-obsession-de-l-imaginaire_2618490_1819218.html)

JÉRÔME PEIGNOT appartient à une génération de " hussards " qui, peu à peu, se sont détournés du cynisme pour dévoiler leur tendresse, en même temps qu'ils réhabilitaient l'écriture traditionnelle dans le roman, trop entaché, selon eux, par l'existentialisme et le sentiment de l'absurde. Dominée jadis par Roger Nimier, et aujourd'hui par François Nourissier, cette génération compte des écrivains de talent comme Antoine Blondin ou François-Régis Bastide. C'est parmi eux qu'il convient de situer aussi Jérôme Peignot, dont les premiers écrits datent d'il y a dix ans. À leur exemple, il puise dans sa vie privée le meilleur de son inspiration, jusqu'à se montrer mal à l'aise dans les situations inventées, et en général la fantaisie. Au fur et à mesure qu'il les vit, Jérôme Peignot raconte les événements auxquels il a été mêlé, avec un très léger paravent de pudeur. L'autobiographie devient à ce compte-là une obsession dont il ne se cache pas.

## La terreur d'être myope

Dès son premier livre, Jérômiades (1), paru en 1957, Jérôme Peignot créait un néologisme, qui s'appliquait à lui seul, et une manière de genre littéraire : un journal intime, sous la forme d'une longue jérémiade, où la plainte ne s'interrompait que pour laisser entrevoir les surprises d'une sensibilité toujours à vif. Jérôme Peignot s'y racontait avec allégresse, minutie et fraîcheur. Une enfance heureuse et cossue, une certaine timidité, des classes faciles, des voyages, des rencontres, les premières amours tâtonnantes, des rêves, de la mélancolie : il n'y avait là rien de bien original. Une application gentille conférait à ces pages un charme indéniable. On apprendait surtout à y connaître un jeune homme tout de scrupules et d'audaces calculées, qui se réfugiait avec terreur derrière une grave myopie, laquelle s'était muée en principe de vie et même en morale. D'ailleurs, ce premier volume se terminait par un " traité de la grande myopie " qui ne manquait pas d'humour.

On retrouvait le même tour d'esprit dans Constance (2), publié en 1959, et portant pour sous-titre : " Jérômiades, II ". C'est le roman d'une éducation par la lecture et les inquiétudes ; c'est aussi celui d'un apprentissage des simulacres de Paris. Travailler en détestant le travail, lire avec l'espoir de pouvoir, écrire un jour, aimer Constance en ayant peur que cet amour se termine bientôt : tels sont les sujets de cette confession à peine déguisée, qui sait être tour à tour émue, pimpante, candide et grave, avec tout de même beaucoup d'attendrissement de la part de l'auteur... pour l'auteur. Le troisième volume des " Jérômiades ", l'Or des fous, paru en 1962 (3), s'efforce d'introduire quelques éléments plus cocasses - ou simplement : plus recherchés - dans un parti pris qui risquait de restreindre la portée de l'autobiographie. L'auteur s'installait dans le bonheur : pourquoi ne pas en jouer ? Il pouvait se permettre quelques pirouettes :

" Tu es seule ?

- Oui.

- Est-ce que je peux venir chez toi prendre un bain ?

- Mais oui, bien sûr.

- Je pourrai marcher tout nu sur les meubles ?

Laure riait. Pour moi qui n'avais pas de maison, c'était le comble du luxe. Je raccrochai. "

Cette passion pour Laure, qui finira par le mariage, n'est pas de tout repos : retournements, amertumes, disputes, difficultés à communiquer. D'autre part, le sens social s'éveille chez le narrateur, qui ne peut pas accepter la bourgeoisie dont il fait partie et ne peut pas davantage rompre avec elle. Ce livre du bonheur – ou, des incertitudes du bonheur – est aussi celui des insatisfactions profondes : c'est sans doute le meilleur de Jérôme Peignot.

Il y a eu un grand creux dans la carrière littéraire de cet écrivain, marqué par des drames intimes et un roman manqué : *Grandeur et misères d'un employé de bureau* (4), paru en 1965. Cette prise de conscience d'un bureaucrate, probablement aussi autobiographique que les autres livres, mais plus volontairement limitée, ne parvient pas à s'élever au-dessus des petits problèmes qu'elle se propose de traiter : elle n'a ni envergure ni spontanéité. Il vient de faire paraître un roman, *L'Amour a ses princes* (5), qui reprend, en les développant, tous les thèmes antérieurs, sans jamais s'éloigner d'une scrupuleuse et lente analyse de soi. La maturité ajoute à cette confession une inquiétude et un sens de la précarité qui nous font oublier les complaisances. Un frémissement nouveau se fait sentir au cours de ces pages, qu'on dirait d'un stendhalien qui aurait lu Jacques Chardonne et Marcel Arland.

Le narrateur s'est séparé de sa femme Laure, l'héroïne de *l'Or des fous*. Une grande passion s'est ainsi terminée en grincements. Incapable de ne pas aimer, il a eu une aventure avec Sarah, femme qui oscille entre le vague-à-l'âme et l'inarticulation : une sorte d'animal fantasque qui ne connaît pas le charme des mots. Puis il a eu une liaison de vacances avec une grande dame italienne : snobisme, fierté et mascarade. Sa disponibilité n'en a guère été entamée. Intervient alors un voyage aux États-Unis : de jeunes intellectuels européens s'y retrouvent, pour juger le continent et vérifier des idées toutes faites. Les connaisseurs peuvent y trouver quelques réflexions sur l'Amérique, parfaitement naïves et même comiques, à l'insu de Jérôme Peignot. L'amateur de romanesque, lui, n'en retiendra qu'une autre aventure distraite, qui ne dépasse pas le niveau sensuel : la rencontre avec Jane ne vaut qu'une courte " jérômiade ". En revanche – et c'est l'intérêt du livre –, à son retour à Paris, le narrateur se lie avec une amie d'enfance, Adrienne. C'est sa conquête la plus difficile et la plus exigeante, intérieurement. Adrienne est mariée, et heureuse en ménage. Cela ne l'empêche pas d'avoir un amant, un savant qui incarne pour elle l'ambition d'un esprit méthodique. Entre ces amours il y a de la place pour un amour plus sensible, plus ondoyant, plus douloureux aussi, celui du narrateur. Souffre-t-il de cette concurrence de tous les instants ? On dirait plutôt que cette situation le stimule.

Déjà, cependant, le narrateur, qui est d'une lucidité à toute épreuve, envisage la rupture. Il ne la provoquera pas, mais il se sait condamné à aller ainsi d'une passion à l'autre, donnant plus qu'il ne reçoit. Cette fatalité, il l'assume avec autant de noblesse que de résignation. Dans les moments de grand sursaut, il se dit que l'amour change de visage, mais ne le quittera pas. Cette solitude surpeuplée lui permet de se qualifier de " prince de l'amour ". Jérôme Peignot nous donne de soi un portrait plus tourmenté, donc plus riche, que naguère.

---

(1) Le Seuil, 160 p., 4.50 F ; (2) Le Seuil, 164 p. ; (3) Le Seuil, 142 p.

(4) Gallimard, 180 p., 9,50 F ; (5) Gallimard, 216 p., 10 F.

ALAIN BOSQUET